

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 30 juillet 1892

Discours prononcé par M. Paul BONDOIS, Professeur d'Histoire

Messieurs,

J'ai dix minutes pour vous dire des choses désagréables. Mon devoir est de vous les dire. Votre devoir est de les entendre ; je commence donc.

Vous avez été élevés doucement. A la maison, nous traitons nos enfants avec une tendresse que vous appréciez sans doute comme elle le mérite. Ici, vous êtes traités avec une indulgence inépuisable. Nous ne nous plaignons pas d'ailleurs de ce parti pris de douceur. C'est une méthode qui a du bon.

Je voudrais cependant vous donner deux conseils. Ne pensez pas trop de mal des anciens. Réagissez de vous-même contre ce que l'éducation nouvelle, excellente d'ailleurs, a d'un peu trop agréable.

On vous a parfois représenté les Lycées d'autrefois, comme des geôles, sans air, sans lumière, séjours de la sévérité, de l'ennui et du pensum. Comment conserver de ces endroits noirs le bon souvenir, qui, dit-on, doit être celui des heures les plus heureuses de notre existence ?

Je crois qu'il faut en finir avec cette affirmation convenue que les années de classe sont les meilleures de la vie. Exemptes de soucis ? Je le veux bien ! Moins exposées au chagrin ? Encore ! Mais ces temps d'apprentissage ne peuvent valoir ceux où vous donnerez votre mesure, où vous serez utiles autour de vous, où vous vous acquitterez du devoir par excellence : l'action.

Nous regretterons sincèrement les années de la jeunesse, où nous cherchons à profiter de l'éducation acquise, les satisfactions que l'œuvre accomplie apporte à l'âge mûr. Mais, sans méconnaître les bons moments de l'enfance, les joies contemporaines du collège, c'est le moment où l'incertitude de l'avenir croît avec le progrès des études, où l'on subit ce supplice, indispensable, il est vrai, qu'on appelle les examens. Non, Messieurs, vos prédécesseurs n'ont pas regretté le collège, et vous ne le regretterez pas non plus.

Croyez-le bien, cependant ; ceux qui y ont fait leur devoir, qui s'y sont consciencieusement préparés à la vie, ont pu se rappeler avec un sentiment de satisfaction ces temps plus difficiles, qu'on ne le pense souvent. Ils ont conservé à leurs maîtres une affectueuse reconnaissance. Alors, comme aujourd'hui, le Lycée laissait à la majorité des écoliers peu de regrets et beaucoup de bons souvenirs.

Mais étions-nous assez disciplinés par une tradition lointaine, pour supporter avec une égalité d'âme imperturbable l'avalanche des lignes et des punitions ?

J'ai lu que les retenues et les pensums se comptaient alors par milliers. Certes on punissait encore ; mais il me semble bien que ce n'était pas si souvent.

Sur les douze ou quinze professeurs, sous la férule desquels nous avons passé dans un grand Lycée de Paris, la plupart étaient fort sombres de punitions. L'un d'eux qui, pour un pédant des époques reculées, avait quelquefois le langage un peu moderne, répétait souvent cette phrase : « s'il fallait me faire écouter de mes élèves à coups de lignes, j'aimerais mieux aller balayer dans les rues ». Cette horreur du pensum date de 1868 ; il y a 24 ans. Vous voyez que rien n'est nouveau sous le soleil.

Certainement, il y avait, par-là, quelques camarades moins heureux, toujours dans les retenues, les privations de sorties, et les mot-à-mot. Je dois vous dire que ceux-là paraissaient tout-à-fait résignés. Ils aimaient mieux travailler, comme des manœuvres, tout le long du jeudi et du dimanche, et ne pas se tenir au courant, pendant la semaine. J'en ai même connu un, qui refusait énergiquement d'ouvrir son Virgile à la page requise, de remettre ses thèmes en temps utile ; mais, d'avance, il copiait un certain nombre de fois le verbe « accipio, accipis, accipi, acceptum, accipere », punition favorite de son professeur, qui prétendait que cette conjugaison était une des difficultés capitales de la grammaire latine. Notre camarade ne voulait pas faire ses versions ; mais il piochait soigneusement son pensum. Il se purifiait par le sacrifice.

Félicitons-nous, Messieurs, de l'émancipation de ces victimes, je ne le dirai pas, du devoir, mais de la paresse. Nous nous féliciterons davantage encore, lorsque les procédés nouveaux auront réussi, comme nous l'espérons, à faire exclusivement des écoliers sérieux, travaillant de pied ferme, dans leur intérêt, spontanément, en dehors de la crainte des punitions, qui étaient bien, jadis, il faut l'avouer, pour quelques-uns, le commencement de la sagesse.

Je vous demande donc de ne pas tout croire dans la légende du pensum sous l'ancien régime. Mais il y avait le surmenage ; les programmes surchargés de choses inutiles ? Vos anciens ne sont cependant pas assez vieux pour être trompés par leurs souvenirs de Lycée, qui leur rappellent une santé toujours égale, une gaîté inaltérable, l'exubérance de la vie et de la force.

Oui, nous disions, comme vous dites : « Que j'ai donc à travailler ! on a trop à faire ! c'est effrayant ! nous n'en sortirons jamais ! » - Nous en sortions toujours, et nous avions en outre le temps de lire toutes sortes de livres.

Nous savions déjà qu'il y a un nommé Goethe et un certain Shakespeare. Nous étions en troisième quand ils étaient dans la Bibliothèque de notre quartier, et nous les avons dévorés ! Nous avons lu et relu au Lycée, non seulement les classiques, mais les romantiques, et les historiens modernes, et Macaulay, et Ranke, et Carlyle ; et les écrivains étrangers, et Lope de Vega, et Calderon, et Leopardi, et Dickens, et Thackeray, et Gogol, et Pouchkine, des Russes, déjà ! Quand on a accompli sa tâche régulière, et qu'on a eu le temps de lire tout cela, où voudriez-vous que le surmenage ait pu trouver sa place ? Nous étions surmenés cependant, comme vous l'êtes. Les médecins le disent. Il ne faut pas se brouiller avec eux. On ne sait pas, ou plutôt on sait trop ce qui peut arriver.

Après tout, c'était peut-être la faute des programmes ? Nos programmes étaient trop chargés, les autres l'ont été aussi, et les vôtres le sont ! Mais si nous cherchons à réduire strictement l'enseignement à ce qui est rigoureusement utile, nous en arriverons à ce minimum suffisant :

la lecture, l'écriture et les quatre règles. Voilà qui est utile, à la bonne heure ! le reste, c'est de l'idéologie. Eh bien ! voulez-vous me permettre de vous dire un peu naïvement ce que j'en pense : Dans un programme, ce qui est utile, c'est tout ce qui sert !

Or, dans nos classes, de même que, dans un ménage industriels, les objets hors d'usage trouvent bien souvent de l'emploi, des études surannées, supprimées aujourd'hui, étaient loin de nous être inutiles. Je veux parler des vers latins. Je l'avoue tout de suite, les deux tiers des élèves arrivaient à en aligner cinq à six sans se préoccuper, ni du sens ni de la mesure.

Mais la correction des pièces, traitées sérieusement, servait à tous, je veux dire à tous ceux qui écoutaient. Quant à ceux qui n'écoutent pas par destination, qu'est-ce qui pourrait bien leur servir ? C'est que, pour nos maîtres, il s'agissait de bien autre chose que de trochées, de spondées, de dactyles, de longues et de brèves. Sous prétexte de vers latins, ils cherchaient à éveiller notre imagination, à nous apprendre à exprimer des idées élevées et littéraires. C'était un procédé artificiel, cela est évident, et je ne demande pas qu'on y revienne ; mais je ne veux pas qu'on nous dise que cet exercice ne nous a profité en rien. Ce serait le contraire de la vérité.

Entre nous, il serait temps d'abandonner les plaisanteries faciles sur les programmes. Ils sont tous bons, quand on n'en abuse pas. Les maîtres, qui appliquaient les programmes d'autrefois, en tiraient un bon parti. Vos maîtres vous font profiter des programmes actuels qui ont l'avantage de l'expérience acquise.

En dépit de ces vieux programmes, à propos d'une explication ou d'un exercice, dont la banalité ferait sourire aujourd'hui, nos professeurs savaient soulever notre admiration et même notre enthousiasme. Sans avoir l'air d'y toucher, sans y prétendre même, leur commentaire faisait sur nos âmes de dix-huit ans une impression forte et saine, dont nous ressentons encore, dans notre maturité, la bienfaisante influence.

On ne s'ennuyait donc pas toujours en classe ? mais en étude, au réfectoire, en récréation, quelle sévérité ! quelle tyrannie ! quelle compression ! Eh bien ! Je crois que c'est encore une exagération. Oui, on nous défendait de causer et de remuer en étude ! C'était très désagréable, sur le moment. Mais enfin ne croyez-vous pas que c'est peut-être le meilleur moyen pour que tout le monde puisse travailler ? Quand notre maître nous rappelait à l'ordre, nous étions exaspérés. Vous valez sans doute mieux que nous, sur ce point. Mais si un camarade faisait du bruit à côté de nous, nous le jugions insupportable, et nous cherchions à lui imposer silence. Les écoliers se piquaient peu de logique ... dans ce temps-là. Au réfectoire aussi, ordre de se taire. Cependant, fussiez-vous prendre une mauvaise opinion de vos anciens, je vous avouerai que nous causions tout le temps ; c'était à voix basse, il est vrai ; mais j'ai rarement vu un maître nous empêcher de chuchoter les allusions les plus sarcastiques à la faiblesse de l'abondance, et à l'origine des épinards. Vous n'avez sur nous que deux avantages. D'abord c'est avec autorisation (mais est-ce un avantage ?) que vous causez au réfectoire. Ensuite, si je suis bien renseigné, ce n'est pas au milieu de chuchotements discrets et voilés que se passe votre déjeuner.

Reste donc la cour. Je sais et j'en suis fort heureux, que vous vous y amusez fort. Mais croyez-vous que nous nous y ennuyions par raison démonstrative ? Nous ne jouions pas au foot-ball, oh ! non ! – mais nous jouions au ballon. Nous ne jouions pas au Tennis, jamais ! mais nous jouions à la paume. Enfin j'ai reconnu avec attendrissement, dans votre grande cour, un jeu

que nous jouions avec fureur, l'Ours. Ça, c'est de mon temps ; et c'était bien amusant ! encore qu'un peu écrasant, parfois. Mais, vous savez, ce n'est pas vous qui l'avez inventé. Rayez donc encore de vos souvenirs cette fausse tradition. Nous jouions, vous jouez et l'on jouera dans les Lycées, sauf les intermittences, causées par la mode, qui se niche partout, même dans vos cours de récréations.

Jusqu'à quel point ces exercices ont-ils entretenu chez nous l'énergie physique, ce n'est pas à nous de le dire. Mais nous souhaitons, Messieurs, qu'ils soient favorables à la vôtre. Nous sommes d'ailleurs rassurés sur ce point ; car en parcourant ces bancs des yeux, je me demande si c'est très sérieusement qu'on s'est lamenté sur la fragilité de notre jeunesse actuelle.

L'énergie physique est une belle et bonne chose. Mais il est une autre faculté, sur laquelle il faut veiller avec soin, c'est l'énergie morale.

Or, en vous rendant la tâche du Lycée plus agréable, nous donnons surtout satisfaction au penchant qui nous pousse à vous faire heureux, à vous éviter la peine et l'effort, à créer entre nous ces relations affectueuses, grâce auxquelles, je l'espère, nous avons votre confiance ; mieux encore, votre amitié. C'est un excellent résultat, pour nous autres, professeurs.

Mais si nous gagnons à ces mœurs nouvelles, vous, Messieurs, faites en sorte d'y gagner davantage encore. On exigeait peut-être de vos anciens plus d'initiative ; le maître vivait un peu moins pour eux. Nous ne lui demandons qu'une direction et des inspirations ; et nous nous sentions responsables de nos succès et de nos échecs.

Conservez précieusement ce sentiment de responsabilité. Soyez sévères pour vous-mêmes ; croyez-bien que vous êtes à l'âge où l'on a la force de trop travailler et de beaucoup apprendre. Méfiez-vous de nos tendresses et ne tâchez pas trop le pouls à votre indolence. C'est une fatigue saine que celle de la fin de l'année. Elle vous permet d'apprécier les vacances et à nous aussi.

Je voudrais que vous sachiez, dès le Lycée, que notre condition à tous est de peiner et de souffrir. Le jour où vous sortirez d'ici, cette vérité vous sautera à la gorge. Il serait bon de la méditer un peu auparavant. Un Académicien a dit : « Dans le corps de tous les hommes qui sont devenus remarquables, il y a un morceau de vache enragée, quelquefois, deux ». Il faut, Messieurs, que votre éducation physique et morale vous apprenne, si besoin est, et ce que je ne vous souhaite pas d'ailleurs, à ne pas boudier devant cette nourriture de laborieuse digestion. En dépit de la joie qui vous entoure, il faut que vous sachiez que la vie est dure et difficile, qu'elle ne s'adoucit et ne s'accomplit que pour ceux qui sont préparés à la peine et à la douleur.

Vous voyez que je n'avais que des choses désagréables à vous dire. C'est une idée commune qu'on devrait vous les dissimuler. Un jeune homme élevé au Lycée, au milieu des précautions qu'on accumule autour de lui, peut croire que la vie est toute simple, unie et commode comme une grande route. Il n'en est rien, heureusement ! Figurez-vous ce que deviendraient les hommes si, nourris de douceurs et de confitures, ils n'avaient qu'à combattre ni les difficultés, ni les obstacles, ni les chagrins ? Qu'advierait-il de l'art, et de la science, et de l'industrie, et du progrès ? A quoi bon alors la patrie et les souvenirs douloureux qui s'attachent à son nom ? A quoi bon et l'effort, et la persévérance et ce que les anciens appelaient vertu ?

Non, Messieurs, vous en êtes convaincus ; la vie qui vous attend est une vie de lutttes perpétuelles, de laborieuses tentatives, de déceptions qu'il faut supporter sans faiblir, de tristesses auxquelles il ne faut jamais succomber. Eh bien ! puisque notre tâche nouvelle consiste à vous épargner ce qu'il pourrait y avoir de dur dans l'apprentissage du Lycée, tâchez d'apprendre de vous-mêmes la véritable science du monde qui peut se résumer ainsi : Savoir travailler, savoir souffrir.

Paul BONDOIS

(1850-1921)

Agrégé d'Histoire-Géographie (1876)

Professeur à Buffon (de 1889-1890 à 1919-1920)

précédemment Professeur au Lycée de Versailles